



Odon VALLET

Diplômé de Sciences Po (1970) puis reçu à l'ENA, Odon Vallet est nommé maître de conférences à Sciences Po (en 1973). En 1985, il est reçu au doctorat en droit. En 1990, il est chargé de cours aux universités Paris I et Paris VII avant d'obtenir à l'université Panthéon-Sorbonne en 1994, le titre de docteur ès Sciences des religions. Il y enseigne désormais la culture générale (problèmes politiques et sociaux contemporains) en licence d'administration publique et en master 1 de droit public. Il est également spécialiste de l'Asie, du Proche à l'Extrême Orient, notamment du Viêt Nam et de l'Afrique où il a multiplié les voyages.

En 1999, il crée la Fondation Vallet (rattachée à la Fondation de France) qui a pour but d'attribuer chaque année des bourses à des étudiants et élèves vietnamiens ou du Bénin, ainsi qu'à des élèves défavorisés d'écoles d'arts appliqués françaises.

Quelques unes de ses publications : *Femmes et religions* (1995), *Les religions dans le monde* (1995), *Petit lexique des idées fausses sur les religions* (2002), *Dieu n'est pas mort... mais il est un peu malade* (2007).

Identité religieuse et démarche scientifique

Ne maîtrisant pas les sciences exactes, je centrerai mon propos sur les sciences humaines, et, le temps étant limité, particulièrement sur l'origine du monde, l'origine des langues et l'origine de Dieu dans une démarche religieuse ou/et scientifique, les trois problèmes étant souvent mêlés. Cet exposé nous amènera en conclusion à évoquer le créationnisme.

Je suivrai un plan chronologique en partant d'un livre de Richard Simon *Histoire critique du Vieux Testament* publié en 1685, qui, à lui seul, résume bien le problème religieux en science.

Richard Simon était un religieux catholique qui connaissait bien l'hébreu. Il s'était aperçu que la révélation du Sinaï ne pouvait pas émaner d'un seul homme, comme l'affirmait le dogme religieux. Selon le dogme, Dieu avait, mot à mot, révélé à Moïse la loi sur le Sinaï sous la dictée de l'esprit saint, selon la formule de l'époque, qui fut maintenue par l'Eglise catholique jusqu'en 1910 environ. C'était impossible pour plusieurs raisons : des raisons grammaticales, à savoir que les textes avaient des sources différentes, les styles étant distincts. Le vocabulaire employé était également varié. Dans certains textes, Dieu était Elohim ; dans d'autres, désigné par le tétragramme sacré,

YHWH. En outre, il était bien douteux que Moïse, élevé à la cour du pharaon selon la Bible, connût également l'hébreu. Selon Richard Simon, la loi de Moïse, évoquée dans le *Deutéronome* et dans *L'Exode*, ne résulte pas de l'écrit d'un seul homme. Bossuet, évêque de Meaux, fit brûler les livres de Richard Simon, et notamment son *Histoire critique du Vieux Testament*. Richard Simon affirmait en effet que la révélation biblique ne s'était pas déroulée conformément au dogme de l'Eglise catholique. Il y aurait probablement eu plusieurs révélations à plusieurs personnes. Les sources seraient donc plurielles, ce qui apparaît contradictoire avec l'idée d'un Dieu unique. Richard Simon risquait, aux yeux de Bossuet, d'introduire le trouble au sein des croyants.

Cet autodafé n'a pas empêché les idées de Richard Simon de prospérer et d'être reprises au XIX^e siècle. Richard Simon a finalement été le premier d'une longue liste d'exégètes à conduire des spécialistes ou non-spécialistes à soutenir que la révélation divine ne s'est pas faite de la manière dont l'Eglise, ou les Eglises, l'affirment. Toutes les vies de Jésus du XIX^e siècle emprunteront, plus ou moins largement, cette idée de pluralisme des sources. Hegel a ainsi écrit en 1795, à 25 ans, une *Vie de Jésus*. Elle n'a été publiée qu'un siècle plus tard et est

d'ailleurs toujours difficile à trouver dans sa traduction française. Hegel jugeait en effet incompatible une publication de son ouvrage avec l'obtention d'un poste à l'université. Hegel a eu des successeurs, notamment David Strauss en Allemagne et Renan en France. Ce dernier a perdu sa chaire au Collège de France pour avoir publié sa *Vie de Jésus*. Les mêmes problématiques se retrouvent : pluralisme des sources, différences de style, de grammaire et de vocabulaire.

Se produit ensuite l'épisode, très peu connu, des deux zodiaques de Dendérah. Dendérah est une ville de Moyenne-Egypte qui abrite un grand temple ptolémaïque qui doit dater du III^e siècle avant Jésus-Christ. Des inscriptions ainsi que deux zodiaques ont été retrouvés, l'un en 1799 et l'autre en 1821. Ces zodiaques ont été étudiés, notamment par Champollion. Certains, dans les milieux agnostiques, affirmaient que ces zodiaques dataient de 15 000 avant Jésus-Christ, ce qui signifiait que la Bible disait faux. D'après la Bible, le monde fut en effet créé en 3700 ou 3500 avant Jésus-Christ, selon la version hébraïque ou grecque de l'Ancien Testament. En l'absence de méthode de datation scientifique, Champollion a honnêtement fait son travail et indiqué que ces zodiaques étaient contemporains de la construction du temple, c'est-à-dire du III^e siècle avant Jésus-Christ. Champollion a pour autant été vigilant à ne pas se mettre les milieux agnostiques à dos, en affirmant que ces zodiaques étaient anciens, mais pas plus anciens que la création du monde. Le

Vatican s'en est félicité et le pape Léon XII a même voulu créer cardinal Champollion. Léon XII n'était pourtant pas un esprit particulièrement progressiste. C'est d'ailleurs lui qui a interdit la vaccination dans les Etats Pontificaux en la dénonçant comme une invention du diable, puisqu'elle revenait à inoculer le mal dans le corps humain. Champollion avait ainsi réussi à contenter le pape sans pour autant mécontenter les agnostiques.

Dans ce contexte, les découvertes archéologiques se multiplient, notamment en architecture égyptienne (fin XVIII^e-début XIX^e siècle), mésopotamienne (milieu du XIX^e siècle) et israélo-palestinienne (début du XX^e siècle). L'archéologie mésopotamienne montrera les sources mésopotamiennes de certains récits bibliques, notamment le Déluge. Les débats sur l'origine du monde reprennent alors. La chronologie biblique est-elle juste ou non ? La Bible n'a-t-elle fait que s'inspirer d'un certain nombre de récits mésopotamiens à la chronologie complètement différente ?

Le problème linguistique va également se reposer. Depuis le Moyen-Age, la théorie de l'Eglise catholique et de certaines Eglises protestantes était fondée sur l'existence d'une langue mère de l'humanité, l'hébreu, puisque le récit de la création de l'homme par Dieu est en hébreu dans la Bible. Selon la Bible, après le Déluge, de manière naturelle, d'autres langues avaient émergé. Aujourd'hui, sans même évoquer les théo-

62

Identité
religieuse
et
démarche
scienti-
fique

ries de Darwin, nous pourrions largement prouver que c'est faux, dans la mesure où nous savons qu'il y a eu des langues antérieures à l'hébreu, notamment dans le domaine sémitique. Les débats sur la théorie de l'hébreu, langue mère, et l'origine des langues de l'humanité, avaient pour arrière-plan le récit de la tour de Babel, dans lequel les hommes se mettent à parler plusieurs langues et ne se comprennent plus. Ce récit assimile ainsi la langue unique originelle à un moment paradisiaque, d'entente et de compréhension entre les hommes. Le récit de la Pentecôte montre les hommes se comprendre par glossolalie, grâce à un retour à une langue originelle unique, compréhensible par tous en dehors de la propre langue maternelle de chacun. Ces débats étaient si vifs que la Société de linguistique de Paris a, en 1840, formellement interdit dans ses statuts, de débattre de l'origine des langues, par crainte des foudres de l'Eglise. En outre, avancer d'autres théories pour contrer celle de l'hébreu, langue mère et langue unique, risquait d'aboutir au défaut inverse. Prouver une erreur par des arguments qui ne sont pas forcément tous démontrés ni démontrables peut en effet aboutir à des erreurs symétriques.

L'époque est marquée par le comparatisme avec les langues indo-européennes ou sémitiques. Les anticléricaux font alors preuve de tout autant de dogmatisme. Ainsi, Voltaire affirme-t-il que le sanscrit est la langue la plus ancienne et la plus parfaite de l'humanité. Sans employer un vocabu-

laire scientifique, il idéalise ainsi le sanscrit, alors qu'il ignore tout de cette langue et ne s'est jamais rendu en Inde. De même, de nombreux savants ont largement évoqué le sanscrit sans s'être rendus en Inde. Dumézil a ainsi élaboré ses théories indo-européennes sans jamais être allé en Inde. Dans le même temps, la position de l'Eglise était tout aussi absurde, puisqu'elle instituait l'hébreu comme la langue unique-langue mère, mais interdisait aux séminaristes de l'étudier. Pour contourner cet interdit, François I^{er} a créé le Collège de France, premier collège des trois langues (latin, grec, hébreu), dans le but précisément de rendre l'étude de l'hébreu possible.

Dans un contexte marqué de toutes parts par des positions à caractère peu scientifique, arrive Darwin. Le problème darwinien ne se pose pas en termes linguistiques, bien que le débat linguistique y soit cependant toujours présent. Je constate aujourd'hui un grand retour de la théorie de la langue originelle unique, comme en témoigne l'ouvrage de Merritt Ruhlen *L'Origine des langues*, publié aux Etats-Unis il y a une trentaine d'années. Vient par ailleurs de paraître aux PUF un livre de Sylvain Auroux *La Question de l'origine des langues*, qui fait le point sur le débat.

Le débat scientifique sur l'origine des langues décline au XX^e siècle, au profit d'un débat sur l'évolution, qui tiendra plus de la paléontologie que de la linguistique. Le débat débute dans l'Eglise catholique vers 1880-

1890 avec les premières recherches de l'Abbé Breuil en paléontologie et en préhistoire, notamment dans la région de la Dordogne. Il se poursuivra avec Teilhard de Chardin et aura en milieu protestant un aboutissement judiciaire inattendu avec le procès du singe en 1925 lorsqu'un certain nombre d'Américains penseront qu'il ne faut pas enseigner les théories de Darwin à l'école.

L'échelle du débat se déplace alors. Nous n'allons plus parler en milliers d'années, mais en millions d'années. Or le monde de l'écriture a, au maximum, 5300 ans, selon le dernier état des recherches mésopotamiennes. Deux réactions peuvent être distinguées : la première consiste à penser que la Bible a dit faux sur l'origine du monde, et d'en conclure que tout ce qu'elle dit est non scientifique ; la deuxième consiste à penser que la Bible ne se situe pas dans le même schéma de raisonnement que la science moderne parce qu'elle s'adresse à des hommes à une époque où la science n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. L'astrologie et l'astronomie n'étaient ainsi pas séparées en Mésopotamie. De même, dans la Bible, il est dit qu'un jour de Dieu représente 1000 ans des hommes. Dans l'hindouisme, une année des Dieux représente environ 340 000 ans des hommes. La grande majorité des exégètes, qu'ils soient catholiques ou protestants, donne un sens symbolique à ces récits. En d'autres termes, il n'y aurait pas de contradiction entre les données de la science et de la foi, mais deux ordres de connaissance qui seraient distincts.

Le débat sur la création et sur l'évolution humaine s'est poursuivi jusqu'à nos jours. Teilhard de Chardin en a fait une tentative de synthèse assez intéressante. Il a d'ailleurs été condamné par le Vatican, mais a refusé une chaire au Collège de France afin de ne pas être exclu de l'Église catholique. L'exégète catholique Alfred Loisy a, au contraire, quitté l'Église pour obtenir une chaire au Collège de France, après la publication de son ouvrage *L'Évangile et l'Église*. Teilhard de Chardin a voulu synthétiser la démarche scientifique et la démarche chrétienne en soulignant que la notion de chronologie n'était pas essentielle, contrairement à celle de direction : direction à partir d'une sphère de la matière (cosmogénèse), d'une sphère de la chair (biosphère), et d'une sphère de l'esprit (noosphère). Il y aurait donc une direction, ou selon Etienne Klein, une « flèche du temps », qui ne mettrait pas en contradiction les données de la foi et celles de la science. Néanmoins, si l'idée de Teilhard de Chardin est concevable du point de vue de la foi, elle l'est plus difficilement du point de vue de l'écriture. Faire de Dieu quelqu'un de tout puissant n'est pas tout à fait conforme aux théories de l'évolution, selon lesquelles si Dieu est tout puissant, il a tout voulu. La toute-puissance inclut l'idée que la volonté de Dieu ne puisse être combattue par une force ou puissance égale ou supérieure à la sienne. C'est la raison pour laquelle Teilhard de Chardin a été accusé de panthéisme, car il dotait la matière d'une force qui permet son évolution et qui n'est pas une force de l'esprit. Cette idée pourrait se concevoir dans

64

Identité
religieuse
et
démarche
scienti-
fique

l'hindouisme qui fait de tout être vivant une parcelle possible du divin. Dans les théories de la réincarnation (ou de renaissance pour le bouddhisme) apparues en Inde vers le VI^e siècle avant Jésus-Christ, on note au fond l'illustration d'une théorie darwinienne dans la mesure où l'homme peut redescendre à plus bas que lui (animal pour le bouddhisme et végétal et minéral pour l'hindouisme). Cela signifierait que l'âme qui circule dans les différentes matières est une âme indépendante de la matière. Ce que Darwin trace comme tableau de l'évolution peut être parcouru dans les deux sens (ascendant et descendant) par tout être, qu'il soit humain, animal, végétal, minéral ou même divin. Or ce mouvement perpétuel du darwinisme peut se concevoir dans l'hindouisme et le bouddhisme, mais pas dans les religions issues d'Abraham dans lesquelles l'homme est très nettement séparé de l'animal et *a fortiori* du végétal et du minéral.

Comment ce problème de l'origine du monde et donc de l'origine de Dieu se pose-t-il aujourd'hui ? Si Dieu est à l'origine de tout, il est antérieur à l'origine du monde. Le créationnisme est une position extrême qui consiste à affirmer que tout s'est déroulé conformément à la Bible, c'est-à-dire à donner une lecture littérale de la Bible. Cette position est actuellement soutenue par un certain nombre de mouvements évangéliques, par quelques catholiques intégristes, par des juifs ultra-orthodoxes et par des musulmans pour le Coran. Entre le créationnisme et la ou les théories de l'évolution,

s'intercale la théorie du dessein intelligent (*intelligent design*), qui est, en quelque sorte, du créationnisme certes modéré, mais incompatible avec la science. Le dessein intelligent suppose en effet que tout a été fait selon le dessein, voire l'objectif de Dieu, ce qui est le contraire du hasard et de la nécessité. Tout ce qui a pu se produire depuis le big-bang, serait ainsi soumis à des décisions ou volontés émanant de Dieu. Néanmoins, supprimer le dessein intelligent laisse peu de place à la foi, et constitue un piège redoutable. Si un croyant supprime le dessein de Dieu des milliards d'années passées, comment et pourquoi y aurait-il un Dieu ? Comment et pourquoi l'avenir de l'humanité pourrait-il être sous le contrôle de Dieu ? De ce fait, des pans entiers du credo, notamment la Résurrection et le Jugement Dernier, tombent d'eux-mêmes. C'est un terrible débat que nous n'avons pas fini d'évoquer.

A mes yeux, nous ne trouverons en effet jamais d'accord sur la pédagogie de l'évolution de l'humanité, notamment à l'école. J'évoquerai rapidement ma propre expérience. En classe de première au lycée Louis-le-Grand, en 1963, j'avais choisi de réciter l'*Hymne à la Matière* de Teilhard de Chardin et le professeur de lettres, militant éminent du parti communiste, M. Lecercle, m'a décerné le premier prix, prouvant ainsi sa largeur d'esprit. En effet, ce texte de Teilhard de Chardin qui ne donne pas vraiment une âme, mais une valeur à la matière, pouvait être considéré comme sulfureux par l'Église catholique (il a d'ailleurs longtemps été à

l'Index), mais également comme non recevable par une pensée agnostique ou athée dans la mesure où il introduisait la notion, peu scientifique, de spiritualité de la matière.

En conclusion, dans le sujet abordé, il n'y a pas de synthèse ni de consensus possible. Il ne peut y avoir de conférence de consensus, comme en médecine, sur le créationnisme, le dessein intelligent, le darwinisme ou les théories de l'évolution. A mes yeux, la question est la suivante : comment rester scientifique en évitant le dogmatisme ? Le dogme (*dogma* en grec) est à l'origine une opinion parmi d'autres. Le terme désigne ensuite l'opinion de l'autorité, un décret, c'est-à-dire une opinion officielle. Enfin, le dogme devient celui de l'Eglise, c'est-à-dire un décret que l'on sacralise et qui officialise l'opinion. Je crois qu'il faut se garder de tout dogmatisme, sur le plan religieux, car ce dogmatisme sacraliserait un texte indépendamment de ses conditions de rédaction, et considérerait les modes de pensée des hommes de l'Antiquité palestinienne comme ceux des hommes d'aujourd'hui. C'est le problème des lectures littérales de la Bible ou du Coran. Parallèlement, il faut également éviter un certain dogmatisme scientifique. Dans le retour actuel à la notion de langue mère, j'observe un tel dogmatisme refluer.

Il me semble que l'on fait l'économie d'une recherche approfondie sur l'originalité ou les particularités de chaque groupe de langue. Il faut également éviter tout dogmatisme dans l'affirmation de certains constats scientifiques qui sont sans cesse à réévaluer. Ainsi, les opinions ont-elles largement évolué en paléontologie. Les travaux de Bernard Vandermeersch, professeur à Bordeaux, ont montré, il y a une trentaine d'années, que *Homo sapiens sapiens* venait vraisemblablement du Proche-Orient ou du Maghreb. De même, la compétition entre l'homme de Néandertal et *Homo sapiens sapiens*, l'homme de Cro-Magnon, tout comme les origines africaines de l'homme, ont fait l'objet de travaux quelque peu divergents.

Ces éléments ne remettent aucunement en cause la ou les théories de l'évolution. Cependant, la présentation trop dogmatique de certaines découvertes peut paradoxalement conforter les tenants d'un créationnisme qui s'appuieront sur les divergences entre scientifiques pour montrer que ceux-ci disent faux. Ils opposeront ainsi la simplicité biblique à un certain nombre de complications scientifiques, témoignant d'un manque d'humilité. Je crois qu'il faut donc chercher à éviter ce ou ces dogmatismes. Mais, je le répète, il n'y aura jamais de consensus sur de tels sujets.

Odon VALLET
Historien des religions

66

Identité
religieuse
et
démarche
scienti-
fique

